Le Canada chanté

1

DU MÊME AUTEUR

Mélodies poétiques, poésies, avec une préface de Remi Tremblay. Montréal, 1893, 1 vol. in-12 (épuisé).

Femmes rêvées, poésies, avec une préface de Louis Fréchette. Illustrations de Georges Delfosse. Montréal, 1899, 1 vol. format de la *Collection Guillaume* . . . . 35 c.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Le Terroir, deuxième livre du Canada chanté. Pub ié par souscription (25 cts). S'adresser à l'auteur, 22 est, rue Notre-Dame, Montréal.

ALBERT FERLAND

De l'École littéraire
de Montréal

Le Canada chanté

LIVRE PREMIER

Les Horizons

Illustrations de l'auteur

DEUXIÈME MILLE

MONTRÉAL
DÉOM FRÈRE, ÉDITEURS
47 est, rue Sainte-Catherine

1908

AU CANADA

Je te paie en chansons,
—Tel les oiseaux farouches
L'usage des buissons,
Des clochers et des souches—
Ce que tu m'as donné,
Pays, où je suis né.

A. F.

LES HORIZONS

Le Canada est la terre des lacs immenses, des forêts vierges, des neiges sans fin. Son fleuve est le roi des fleuves. Ses plaines sont sans bornes. Il touche au pôle inerte et à l'Amérique grouillante; à l'ouest son océan va jusqu'à l'Asie. Il offre généreusement ses terres neuves aux mondes à l'étroit, et l'avenir est à lui. L'avenir est à lui, et cependant, comme un bon génie, il garde le trésor des traditions d'un pays plus vieux appelé la France. Que dis-je, avec ses restes de races primitives, il nous reporte aux âges ténébreux qui n'ont pas d'histoire. Pour l'esprit comme pour les yeux, le Canada est le pays aux larges horizons.

L'abbé Félix Klein.



Prière des Bois au Nord

Isa ichien a8etti sk8aata8an d'a8ah8atsia.

JOSEPH CHI8ATENH8A. Prière.

Toi tu nous as tous pour créatures en notre famille

O Toi qui nous as mis sans nombre à l horizon,
De soleil altérés, de terre vierge avides,
Sois béni ! le matin blanchit les Laurentides,
Se révèle au pays de l'ours et du bison,
O Toi qui nous as mis sans nombre à l'horizon !

Sois béni dans la paix des vertes solitudes
Où les bois, nos aïeux, se sont enracinés,
Où les pruches, les pins et les cèdres sont nés,
Dédaigneux de l'assaut tenace des vents rudes,
Sois béni dans la paix des vertes solitudes !

A Toi, qui nous as faits, l'hommage des sapins,
Immobiles rêveurs groupés dans la savane,
Arbres noirs, dont jamais le rameau ne se fane,
Quand l'automne fait choir l'orgueil des bois chagrins,
A Toi, qui nous as faits, l'hommage des sapins !

A Toi, qui nous as faits, l'hommage des érables,
Des érables pourprés et des érables d'or,
Dont les feuilles, mourant des morsures du nord,
Se parent pour l'adieu de teintes innombrables,
A Toi, qui nous as faits, l'hommage des érables !

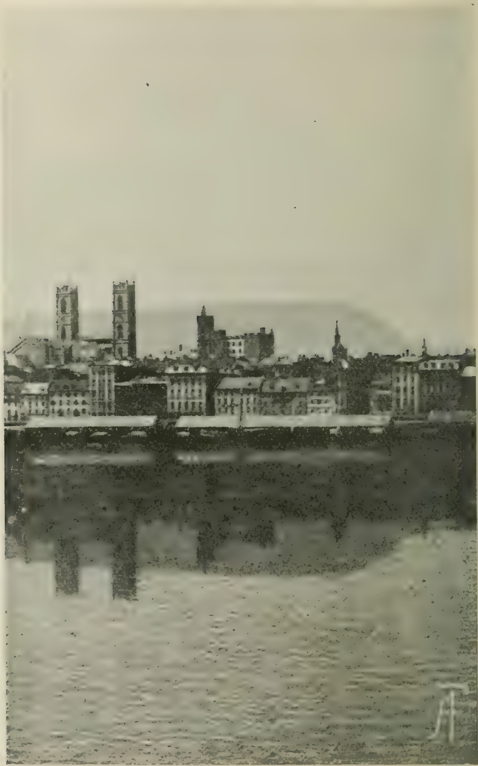
A Toi, qui nous as faits, l'hommage des bouleaux,
Si menus et si blancs parmi les souches grises,
Bouleaux sveltes, bouleaux tremblant aux moindres brises,
D'une grêle blancheur éclairant les ruisseaux,
A Toi, qui nous as faits, l'hommage des bouleaux !

Sois loué, Toi qui fais le cèdre aux branches fines,
Les cèdres pleins d'odeur, amis des fonds bourbeux,
Les cèdres effilés, penchés sur les lacs bleus,
Et les hêtres fourchus, amoureux des collines,
Sois loué, Toi qui fais le cèdre aux branches fines !

Sois loué, Toi qui fais le pin sombre et géant,
Le pin vêtu de nuit, conquérant des falaises,
Les saules tourmentés, les ifs et les mélèzes,
Le tremble au vert léger, le frêne au bois pliant,
Sois loué, Toi qui fais le pin sombre et géant !

Sois loué, Toi qui fais la noblesse des ormes,
Les chênes coutumiers de régner sur les monts,
Les premiers honorés du feu des jours féconds,
Les derniers dont le soir désembellit les formes,
Sois loué, Toi qui fais la noblesse des ormes !

Gloire à Toi! les grands bois ont conquis l'horizon,
De soleil altérés, de terre vierge avides,
Sans fin leur multitude emplit les Laurentides,
Propice au rêve obscur de l'ours et du bison,
Gloire à Toi ! les grands bois ont conquis l'horizon !



MONTRÉAL



CARTIER À HOCHELAGA

Oseraké [1]

AUX IROQUOIS DE KAHNAWAKE

> ...Les sauvages la nomment (l'île de Montréal) *minitik 8ten entag8-giban*, l'île où il y avait une ville ou une bourgade; les guerres en ont banny les abitans.
>
> LE P. VIMONT. *Relations.*

Montréal, où, le soir, l'ombre du mont se porte,
Où dorment les coteaux qu'un faubourg a masqués,
Jadis, les Algonquins chasseurs ont bivaqué
Et, plus lointaine encore, une patrie est morte.

Là, disaient les vieux, ronde et n'ayant qu'une porte,
Près du LADAUANNA [2] régnait OSERAKÉ,
Ville célèbre, au peuple fier, aux toits arqués,
Qu'une enceinte de pieux d'érable faisait forte.

Sur ces foyers éteints, toi, tu chantes. Ta voix,
Pourtant je l'entends moins que les bruits d'autrefois,
Quand les AGOUHANNAS se lèvent dans mon rêve.

Alors fuit ton image, et du sein des maïs,
Sur les côtes, parmi les chênes, vers la grève,
L'âme iroquoise pleure et me dit son pays.

Montréal 28 février 1907.

Patrie

AUX CANADIENNES

> Si vous saviez comme elle est belle et grande ma patrie!
>
> MADELEINE *Premier Péché.*

Canada! Canada! terre immense et féconde,
Nouvelle Gaule assise au nord du Nouveau Monde,
Héroïque pays d'espérance et d'honneur,
Sol vierge, caps géants, Mille-Iles, flots limpides,
Généreuse nature, altières Laurentides,
Où l'érable sans fin déroule sa splendeur !

Canada! Canada! toi que le ciel protège,
Toi qui, sous ton manteau de verdure ou de neige,
Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou jaunis,
Sur les bords de ton fleuve aux grandes eaux sereines,
Du sommet de tes monts et du sein de tes plaines,
Es pour le Canadien le plus beau des pays !

Gloire à Toi! nous t'aimons et l'étranger t'admire !
Gloire à toi, Saint-Laurent dont je ne saurais dire
La beauté sans amour, ni le nom sans fierté !
Qu'à jamais, fleuve aimé, tes rives nous soient chères,
Et rappellent toujours que le sang de nos pères
S'épancha pour ta gloire et pour ta liberté !

1895.





Retour des Corneilles

Corbeaux et corneilles sont des astronomes intelligibles. Quand on les voit envahir les campagnes, surgissant on ne sait d'où, les sucriers se disent : Aux cabanes ! Voici les sucres ! Et de partout on gagne la forêt. (3)

Entends-tu, paysan, la chanson des corneilles,
Du sein du gouffre bleu saluant ton pays ?
Leur retour fait chanter la mémoire des vieilles,
Évoquant les soleils des printemps de jadis.

Sais-tu ce qu'il promet le cri de la corneille
Inclinant son vol noir vers la cime des pins ?
Les vieillards sur le seuil iront prêter l'oreille,
Et diront à leurs fils : Les beaux jours sont prochains !

Il est rude, dis-tu, le chant que la corneille
Vient aux matins d'avril vanner au fond des bois ;
Mais chez toi, paysan, combien d'espoir s'éveille
Quand l'âme des semeurs est pleine de sa voix !

Écoute, paysan, la chanson des corneilles,
Du sein du gouffre bleu saluant ton pays ;
Leur retour fait chanter la mémoire des vieilles,
Évoquant les splendeurs des printemps de jadis.

Mars 1904.



Terre nouvelle

> Le sol s'étend grisâtre où l'on fera des gerbes.
>
> HECTOR DEMERS.

Lorsque le blanc Hiver, aux jours tièdes mêlé,
Recule vers le Nord de montagne en montagne,
La gaité du semeur envahit la campagne,
Et du sein des greniers renaît l'âme du blé.

Ennui de mars, espoir d'avril, attente et rêve !
C'est avant les bourgeons et les proches labours
L'inquiétude exquise et sourde des amours,
C'est dans l'arbre vivant la marche de la sève.

C'est ton œuvre, soleil, créateur des matins,
Semeur de jours, passant du souverain abîme,
Toi qui, majestueux, vas ton chemin sublime,
Jetant un printemps neuf sur nos printemps éteints.

C'est pour t'aimer, soleil, et vivre ta lumière,
Que le semeur ainsi t'accueille à l'horizon,
Que le blé, prisonnier dans sa blanche maison,
Dès les aubes d'avril redemande la terre !

Mars 1906.



Arbres blancs

O vous, mes arbres blancs, issus de la colline,
Si vous savez lointain l'Hiver plus blanc que vous,
Le long de mars enfuit, languide dans l'air doux,
Pourquoi nul bourgeon neuf encor ne se dessine
A vos branches, bouleaux jaillis de la colline ?

Frêles, sans nombre, et tous penchés, mes chers bouleaux,
Vous qu'avril a pourtant baignés de clartés franches,
Pensifs, qu'attendez-vous pour reverdir vos branches,
Et, chantant, recevoir vos amis les oiseaux ?
C'est paresse et langueur de la part des bouleaux !

Beaux arbres, pressez-vous d'avoir la beauté verte
Que l'on sait familière à vos troncs éclatants,
Connaissez la colline, et, sans trêve, à ses flancs
Puisez large la vie, autant qu'elle est offerte
A vous, bois dévêtus de votre robe verte.

Bouleaux, le savez-vous qu'au jour trentième, avril,
Vers le soir, agonise entre vos formes blanches ?
Pour lui chanter l'adieu, sans feuilles sont vos branches !
Rien du ciel, ni du sol ne vous l'annonce-t-il,
Comme à nous, chers bouleaux, qu'il agonise, avril !

Ses matins levés prompts au versant de la terre
N'ont-ils pas, trente fois, d'un geste lumineux,
Aux airs enténébrés commandé d'être bleus ?
Bouleaux, n'ont-ils pas dit : Voici de la lumière,
Verdissez, verdissez, tous les bois de la terre !

Bouleaux sans nombre et tous penchés, mes chers bouleaux,
Vous avez négligé d'avoir vos branches vertes,
Et les oiseaux entre eux diront : Sont-ils inertes,
Ces arbres sans souci du plaisir des oiseaux !...
Pour les faiseurs de nids soyez verts, les bouleaux !

Sur le Mont-Royal
30 avril 1905.

Soir de Juin à Longueuil

A GERMAIN BEAULIEU

Viens dans le mystère ému des longs soirs.
EDMOND HARAUCOURT.

Longueuil, au chant menu des grenouilles, s'endort.
La gloire des prés verts s'éteint dans l'ombre grise.
L'azur meurt. S'effilant, le clocher de l'église,
Au trouble crépuscule a perdu son coq d'or.

Les toits sont bruns. Déjà, vers l'ouest, se devine
Une étroite lueur, au delà des pignons.
Et l'on songe qu'au loin, touchant les flots profonds,
Montréal dans la nuit montante s'illumine.

C'est l'heure où l'air venu des jardins assombris
Essaime des parfums sur le passant qui rêve,
La brise fête ceux qui marchent vers la grève,
Laissant leur âme errer sur les pruniers fleuris.

Veilleur, c'est l'instant cher!... Que le chemin te mène
Où la nuit brusquement s'étoile de fanaux,
Où, par delà les quais, la danse des canots,
S'aperçoit le profil de la cité prochaine.

Là, dans le décor féerique des soirs d'été,
La ville, que jadis rêva De Maisonneuve,
Lumineuse, rayant de longs reflets le fleuve,
Au lointain regardeur révèle sa beauté.

Ses feux tissent dans l'ombre une dentelle claire,
Dont chaque point d'argent sur l'eau vacille et luit:
D'éclatants nénuphars semblent peupler la nuit,
Berçant au sein des flots leurs tiges de lumière.

Longueuil, juin 1907.


Poésie des Feuilles



A. F.

Poésie des Feuilles

A. M. CASIMIR HÉBERT

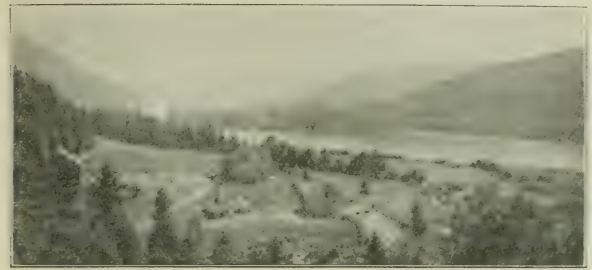
> Doucement, au couchant, avec des brins de laine
> Perdus, au soleil d'or, tournent des feuilles d'or.
>
> LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Splendeur des bois de mon pays,
Vous toutes les feuilles que j'aime,
Et dont le Nord clôt le poème,
Lorsque sont mûrs les blonds maïs,
Combien nombreuses, les jours gris,
Dans les sentiers le vent vous sème,
Vous toutes les feuilles que j'aime,
Splendeur des bois de mon pays !

Vous n'êtes plus l'orgueil des chênes,
Des érables et des bouleaux,
Qui chantèrent le long des eaux
Et dans le clair lointain des plaines.
Mon âme, ô feuilles, sent vos peines,
Et suit vos deuils sur les coteaux,
Pleurant la grâce des bouleaux
Et le hautain regret des chênes.

Vous étiez la gloire de juin,
Le frais manteau des forêts vertes,
O feuilles, qui tombez inertes,
Comme un oiseau blessé soudain,
Vos tons de rouille et de tanin
Affligent les routes désertes,
Manteau souillé des forêts vertes,
Feuilles mortes, gloire de juin !

Montréal, novembre 1902.



MATAPÉDIA. D'APRÈS F.-L. DAVID

La Terre canadienne

À LOUIS FRÉCHETTE

Il est sous le soleil un sol unique au monde.

OCTAVE CRÉMAZIE.

Le sais-tu, Canadien, qu'il est beau ton pays,
Battu des mers, immense, et que le Nord regarde ?
En vain, à l'horizon ta fierté se hasarde
A suivre et voir mourir au loin les monts bleuis.
En vain, sous le ciel haut, de lacs et d'arbres pleines,
S'enfoncent les forêts et se perdent les plaines,
C'est toujours devant toi le sol de ton pays !

Quand mai hausse le ciel, qu'au sein des champs verdis,
Feuille à feuille, apparaît l'image des érables,
Quand s'accroît la splendeur de nos bois innombrables,
Et que les framboisiers frangent les chemins gris,
Ton amour, Canadien, dont la main large sème,
Répond-il aux grandeurs de ce vaste poème,
Majesté de la terre, âme de ton pays ?

Quand le long des jours bleus baignant les prés fleuris
Se révèle l'amour du sol que tu travailles,
Quand ton œil attentif au progrès des semailles
Voit poindre aux feux d'été l'or des grains infinis,
Frère, sais-tu pourquoi, dans les terres profondes,
Parfois, longeant les blés et les avoines blondes,
L'étranger, si longtemps, regarde ton pays ?

Quand le tiède septembre aux semeurs de maïs
Annonce le retour des automnes divines,
Quand le feuillage clair du bouleau des collines
Se mêle aux tons sanglants des érables rougis,
O dis-moi si les bois dont la gloire s'achève,
Pleins du charme automnal, n'ont pas bercé ton rêve,
Si tu n'as pas, poète, adoré ton pays ?

1906.

NOTES

NOTES

1

Oseraké était une ville indienne, sise au milieu d'une belle campagne découverte et semée de maïs, s'étendant au sud-est et proche du Mont-Royal. Le nom d'Oseraké, d'après M. l'abbé J.-A Cuoq, savant philologue, vient de l'iroquois osera, chaussée de castor. Par corruption on a dit : Ochelaga, Hochelage et Hochelaga.

Jacques Cartier, accompagné de MM. de Pontbriand, de la Pommeraye, de Goyelle et de vingt mariniers, visita ce pays le troisième jour d'octobre 1535. Après avoir admiré les forêts vierges que traversait la route conduisant à la ville iroquoise, noté aussi la richesse de la terre qu'il trouva pleine de chênes et couverte de glands, car c'était l'automne, le célèbre capitaine décrit comme suit Oseraké :

"Ce fait, marchâmes plus outre ; et environ demi-lieu de là, commençâmes à trouver les terres labourées et belles grandes campagnes pleines de blé de leur terre, qui est comme mil de Brésil, aussi gros ou plus que pois, de quoi vivent ainsi, comme nous faisons de froment ; et au parmi d'icelles campagnes est située la ville de Hochelaga, près et joignant une montagne qui est à l'entour d'icelle, labourée et fort fertile, de dessus laquelle on voit fort loin. Nous nommâmes la dite montagne le Mont-Royal.

"La dite ville est toute ronde et close de bois à trois rangs en façon de pyramide, croisés par le haut, ayant la rangée du parmi en façon de lignes perpendiculaires ; puis rangée de bois couchés de long, bien joints et cousus à leur mode, et est de hauteur environ deux lances ; n'y a en icelle ville qu'une porte et entrée qui ferme à barre."

Le R. P. de Charlevoix, dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, dit que les maisons d'Hochelaga étaient "*faites en formes de tonnelles*".

Telle était la patrie des Toudamans primitifs, ou comme dit M. l'abbé Laverdière, cité par Benjamin Sulte, les Tsoundouans. D'après l'abbé Ferland les blancs connurent les Toudamans sous le nom d'Iroquois, surnom qui leur est resté.

Chassés par les guerres, les Iroquois firent place à d'autres peuples: les Houendats, de race huronne, et les Onontchataronnons, surnommés plus tard nation de l'Iroquet.

Lorsque Champlain remonta le Saint-Laurent jusqu'aux rapides de Lachine, en 1603, l'île de Montréal était déserte: le mystérieux Hochelaga n'existait plus. Seule la grande légende de la ville morte survivait dans la mémoire des anciens, qui la racontaient debout aux jeunes guerriers, pendant les haltes à travers le Canada sauvage.

2

LADAUANNA est le nom primitif du fleuve Saint-Laurent, "la Rivière du Canada" des anciens, si peu connue alors, aujourd'hui si renommée sous son nom moderne.

Maximilien Bibaud, qui nous a gardé ce nom indien, n'en donne pas l'étymologie. D'autres, peut-être, nous diront s'il vient de l'iroquois ou de l'algonquin. Le plus que notre ignorance puisse se permettre, c'est de lui trouver une physionomie iroquoise, malgré la présence des lettres l et d, toutes deux étrangères à l'iroquois. M. l'abbé A. Forbes, qui a été longtemps missionnaire à Caughnawaga, nous dira peut-être ce qu'il en pense.

Toutefois ce doux nom de LADAUANNA m'est cher. Le premier je le mêle à mes vers et remercie Bibaud de l'avoir sauvé de l'oubli.

3

Cette épigraphe est d'Oscar Dunn ou de M. Eugène Dick.

Le Canada chanté

Publié sous les auspices des Canadiennes

ALBERT FERLAND

Le Canada chanté

LIVRE DEUXIÈME

LE TERROIR

Illustrations de l'auteur

MONTRÉAL
L'AUTEUR, ÉDITEUR

1909

A

SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR PAUL BRUCHÉSI

MON NOBLE ET GÉNÉREUX BIENFAITEUR

Avec les sentiments
de reconnaissance et de profond respect
je dédie ce livre.

A. F.

LE TERROIR

Pareille à l'hirondelle des Mille-Isles, ne cherche pas les lointains pays. Ne nous promène pas en Espagne, en Italie, en Egypte. Au Gange, préfère le Saint-Laurent... Dis-nous les splendides paysages du pays natal, fais chanter l'âme de tes compatriotes. Tu pourras en tirer les éternels accents de l'âme humaine... Mais laisse les chiffons qui sortent de nos magasins de nouveautés, les oripeaux fripés dont nos marchandes à la toilette ne veulent plus, et va, Canadienne aux jolis yeux doux, va boire à la claire fontaine!

CHARLES AB DER HALDEN.

Au Dieu des Solitudes

A la Révérende Sr Sainte-Anne-Marie.

Seigneur, je viens prier dans la terre sauvage,
Où, noirs témoins des jours, solennels et puissants,
Fidèles à garder la nuit dans leur branchage,
Les pins ont raciné depuis des milliers d'ans,
Seigneur, je viens prier dans la terre sauvage.

Dieu bon, voici mes mains, voici mon cœur méchant!...
Pitié! Je ne sais pas le nombre de mes fautes!...
Vois mes pleurs se mêler à l'or roux du couchant.
Je m'accuse devant les pins aux branches hautes.
Dieu bon, voici mes mains, voici mon cœur méchant!...

Daigne accueillir les mots confus de ma prière,
Daigne laisser ma nuit monter vers ta Bonté.
Dieu vivant, laisse-moi supplier ta Lumière...
Le Soir dit ton Amour, et les pins t'ont chanté...
Daigne accueillir les mots confus de ma prière.

Gloire à Toi! Dieu vivant, dans la terre sauvage,
Où, loin des bruits humains, solennels et puissants,
Fidèles à garder la nuit dans leur branchage,
T'adorent les pins noirs depuis des milliers d'ans,
Gloire à Toi! Dieu vivant, dans la terre sauvage!



Pâques dans les Bois

A la Révérende Sr Sainte-Démétrie.

C'est Pâques dans les bois comme au sein des maisons.
Tandis que l'homme rêve à l'appel des églises,
Les corneilles d'avril, prodigues de chansons,
Annoncent le printemps aux proches forêts grises.

Une immense douceur se mêle au bleu du jour.
Les âmes ne sont plus des neiges prisonnières.
O le chant des clochers qui nous parlent d'amour!
O cri des oiseaux noirs devers les sapinières!

L'espérance du Ciel habite le cœur bon.
C'est Pâques! Sucriers, chantez dans vos cabanes!
Vous, oiseaux, qui semblez des angles de charbon,
Tachez l'azur, criez Pâques sur les savanes!

C'est Pâques dans les bois comme au sein des maisons.
Revenant à leurs nids, le long des forêts grises,
Les corneilles d'avril prolongent leurs chansons,
Tandis que l'homme rêve à l'appel des églises.

1908.



Espoir du Nord

A mon père et à ma mère.

Soleil! reviens chasser les neiges de chez nous!
Splendide et généreux, délivre l'eau des fleuves;
Fais l'air tiède, les ruisseaux clairs, les terrains mous.
Aux prés le bouton d'or, aux bois des feuilles neuves!

La Terre canadienne a soif des grands matins.
Bon Soleil, le sais-tu, c'est l'heure printanière!
L'érable a son amour, et, sur les monts, les pins
De leurs bras ténébreux appellent ta lumière.

À nous, Soleil, à nous l'ardeur des jours féconds
Dont les larges midis font les terres fertiles!
Jours d'avril! jours de mai! ces mois chers aux colons
Semant, voisins des bois, le pain prochain des villes!

À nous, semeurs du Nord, le don de ta clarté!
Rajeunis nos forêts, voile d'herbes les fanges.
Haut, Soleil! lumineux marcheur, à nous l'été!
Reviens multiplier la richesse des granges!

19 mars 1905.

Prière d'un Huron

(TEXTE ET TRADUCTION)

Qvelqves vns ont souhaitté de voir vn eschantillon de la langue huronne pour en recognoistre l'œconomie et leur façon de s'énoncer: ie n'ay pû choisir rien de meilleur qu'vn des entretiens des plus ordinaires qu'eut auec Dieu sur la fin de ses jours Ioseph Chi8atenh8a :

« Sa chie8endio Di8 onné ichien onentere. 8toekti ichien nonh8a onentere: isa ichien sateienondi de ka ondechen, din de ka aronhiate; isa sk8aatichiae dajon8e a8aathi.

« To ichien iotti oionh8a ichien a8a8endio de ïa aa8ahonichien, din de anonchia aa8anonchichien; to ati hiotti de sa chie8endio de sk8aatichiai.

« Ondaie ati nonh8a anderakti atones d'iseri ahaienteha. Daat anderakti sk8anno8e: onne ichien non8a onataank8as de k'iikhon; onne ichien nonh8a on8endiosti, daak chie8endio de k'iikhon. »

Le P. VIMONT.

A mes chères sœurs Ste-Albine et St-Paul de la Croix, en mission au Grand Lac des Esclaves et à St-Albert.

Seigneur, à la bonne heure enfin je t'ai pour Dieu!
Enfin je te connais! Tu fis ceux qui sont hommes,
Et par Toi ce ciel bleu que voilà fut fait bleu;
Par Toi fut faite aussi la grande île où nous sommes.

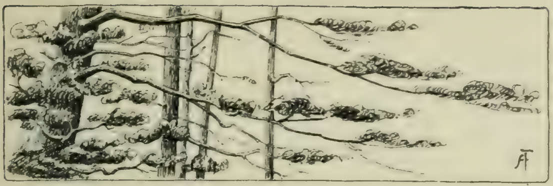
Comme nous devenons maîtres des orignaux
Que nous allons, l'hiver, flécher dans les savanes,
Les maîtres des canots que nous faisons canots,
Des cabanes que nous avons faites cabanes,

Ainsi, *Sewendio*, Toi qu'enfin je connais,
Es-tu maître de nous hommes, tes créatures,
Et, tel tu l'es ce jour, ô Toi qui nous as faits,
Ainsi tu le seras dans les lunes futures.

Toi donc qui seul es maître et nous aimes vraiment.
Toi qui seul vois en nous hommes, comme en Toi-même,
Voilà que je te fais mon maître et grandement
Te bénis et qu'à la bonne heure enfin je t'aime!

21 juillet 1905.





Les Pins qui chantent

A M. le sénateur et Mme Alfred Thibaudeau

Passant, les pins! Le mont s'emplit de leur nuit verte.
Ici, nombreux et forts, les a groupés l'amour.
Vois. De leurs bras obscurs ils déchirent le jour.
La majesté des pins à ton âme est offerte.

Regarde ces géants profilés sur le ciel.
Hommage à ces vivants dont nul ne sait l'histoire!
Vois leur beauté. Muet, vois s'accuser leur gloire,
Quand, plus large, s'empourpre et tombe le soleil.

Contemple. Devant toi, par leur taille célèbres,
Sont les pins solennels et sombres de chez nous,
Les grands pins ténébreux dont nous sommes jaloux,
Prompts à faire rêver qui marche en leurs ténèbres.

Ardent, le jour est mort... Déjà, sur les pins noirs,
Le flot mélodieux de l'air fraîchi circule.
Ces bruits!... les entends-tu, passant du crépuscule?...
C'est le chant que les pins prolongent dans les soirs.

Rêveur, suspends ton âme au chant des pins poètes,
Toujours chantant, toujours vibrant quand l'homme [dort.
Écoute la chanson qu'en la terre du Nord
Les pins chantent, baignés par les nuits violettes!

Juillet 1906.

La Passante

A M. Pierre-Joseph Chartrand.

Dans le chemin fleuri qui va longeant la grève,
Les yeux épris du soir et l'âme ouverte au rêve,
Dans l'air languide où fuit l'odeur des mélilots,
J'ai perçu, presque doux et perdus, des sanglots.
Puis, revenant du quai parsemé de lumières,
Une femme pleurante et blonde, en robe claire,
Tachant de sa blancheur vague le soir serein,
Sema, plus près de moi, les pleurs de son chagrin.
Lentement son image au loin s'est effacée,
Mais la passante en pleurs obsède ma pensée,
Et, triste à cause d'elle et ne sachant pourquoi
Cette blanche pleureuse encore pleure en moi,
Vainement, je m'attarde à ressaisir mon rêve,
Perdu dans le chemin qui va longeant la grève.

Longueuil, 3 août 1907.

Berceuse Atœna

Le vent souffle sur le fleuve Youkron et mon époux poursuit le renne sur les monts Koyoukon.
Xami, Xami, dors mon petit!

Ballade des Atœna (Alaska).

A ma femme.

En rafales, l'Hiver déchaîne
Ses vents hurleurs sur le Youkron.
Et, seul, dans la forêt lointaine
Qui longe les monts Koyoukon,
Mon cher époux chasse le renne.

Xami, Xami, dors doucement;
Xami, Xami, dors, mon enfant!

J'ai brisé ma hache de pierre.
Bientôt je n'aurai plus de bois.
Les jours gris traînent leur lumière.
L'arbre se fend sous les cieux froids.
J'ai brisé ma hache de pierre...

Xami, Xami, dors doucement!
Xami, Xami, dors, mon enfant!

Ah! le soleil a fui la terre!
Et nous disons, hommes du Nord,
Que sa chaleur est prisonnière
Dans la loge du grand Castor.
Ah! le soleil a fui la terre!

Xami, Xami, dors doucement;
Xami, Xami, dors, mon enfant!

Depuis longtemps la *câche* est vide.
Mes yeux, tournés vers les buissons,
Ne voient plus les corbeaux avides
Couvrir l'échafaud aux poissons.
Depuis longtemps la *câche* est vide.

Xami, Xami, dors doucement;
Xami, Xami, dors, mon enfant!

Mon petit, j'ai le cœur en peine!
Que fait-il donc si loin de nous
Kouskokrala, chasseur de renne?
Ah! qu'il est longtemps, mon époux!...
Mon petit, j'ai le cœur en peine!...

Xami, Xami, dors doucement;
Xami, Xami, dors, mon enfant!

En rafales, l'Hiver déchaîne
Ses vents hurleurs sur le Youkron,
Et, seul, dans la forêt lointaine
Qui longe les monts Koyoukon,
Mon cher époux chasse le renne.

Xami, Xami, dors doucement;
Xami, Xami, dors, mon enfant!

Janvier 1909.



Soir pourpre

A Mademoiselle Marie Beaupré.

Les feux pourpres du soir tachent le ciel bruni.
Un grand fleuve de sang, parallèle à la terre,
Sinistre, semble fuir dans le gouffre infini.

Sur l'étroite rougeur dont l'horizon s'éclaire
Se profilent,—dentelle obscure des lointains,—
Les toits, les arbres bas, les palis des jardins.

Là-bas un paysan fixe le rouge abîme.
Sa stature à demi surgit d'un guéret noir.
L'homme, immobile, songe et rend hommage au soir.

Déjà le jour est clos. Mais sa splendeur ultime,
Comme un regret, survit, captive, en mon cerveau,
Et dans le souvenir s'empourpre de nouveau.

Car des couchants aimés je sais garder l'image.
Leur gloire en mon esprit longuement se maintient.
Que de soirs disparus dont la beauté revient!

À la chute du ciel ils font encor naufrage,
Les beaux soleils, les grands soleils que jadis j'ai vécus,
Et je pleure l'adieu des soirs qui ne sont plus.

Longue-Pointe, 15 août 1906.

La Patrie au Poète

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain.
Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie.
Célèbre si tu veux ma grave poésie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain!

Pour toi, mes paysans ne sèment pas la terre.
Quand tu presses l'Été de blondir leurs moissons,
Généreux, daignent-ils honorer tes chansons?
Poète, le semeur ne se dit pas ton frère.

Au bercement des vers, Poète, endors ta faim.
Que la gloire du Rêve ennoblisse ta vie.
Proclame qu'elle est belle et grande ta Patrie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain!

Rêveur, pourquoi m'aimer comme on aime une femme?
Tes yeux se sont mouillés d'avoir vu ma beauté.
Pour comprendre ton cœur et vivre ta fierté,
Poète, mon enfant, il me faudrait une âme!

Les noms des fiers Aïeux dont l'honneur et la foi
Font pensif l'Étranger qui traverse mes plaines,
Nomme-les, plein d'orgueil, dans tes strophes hautaines.
Poète, ces grands Morts ne revivent qu'en toi.

Va, Barde primitif des vierges Laurentides,
Va-t-en pleurer ton cœur comme un fou dans les bois,
Fidèle au souvenir des héros d'autrefois,
Tandis que l'or vainqueur fait les hommes avides!

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain.
Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie.
Célèbre si tu veux ma grave poésie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain!

Février 1909.

A ma Patrie

A M. et Madame W. Huguenin.

Patrie! oui, ton enfant chantera ta beauté!
Toi qui ne m'aimes pas, sois pour moi vénérable.
Ceux qui sont morts pour toi m'ont légué leur fierté,
Et me disent d'aimer la Terre de l'érable.

Barde! chante aux vivants la volonté des morts!
Jette le nom des preux dans les âmes débiles,
Dis-les ceux-là qu'un rêve auguste faisait forts,
M'ont crié les Anciens qui fondèrent tes villes.

Ainsi tes premiers fils au Poète ont parlé.
Qu'importe le dédain de tes semeurs, mes frères.
L'amour de ton enfant ne sera pas troublé :
Ton passé le soutient dans les heures amères.

Les laboureurs martyrs qui pour tes libertés
Ont immolé leur vie au sein des terres neuves,
Les croyants qui semaient où chantent tes cités,
M'apprennent à bénir l'angoisse des épreuves.

Les clochers dont la voix salua les matins
Qui passèrent jadis sur la Nouvelle-France,
Ému, je les entends, et leurs appels lointains
Semblent rythmer encor pour bercer ma souffrance.

Patrie! oui, ton enfant s'en ira comme un fou
Célébrer ton honneur sur tes vierges collines,
Prophète dédaigneux de fléchir le genou
Devant l'Or, ce vil dieu qui sur l'homme domine!

Patrie! oui, ton enfant, plein d'orgueil, se souvient
Qu'autrefois plus croyante et noble était sa Mère,
Toujours la vision des Aïeux lui revient,
Toujours la Laurentie à son cœur sera chère!

Patrie! oui, ton enfant chantera ta beauté!
Toi qui ne m'aimes pas, sois pour moi vénérable.
Ceux qui sont morts pour toi m'ont légué leur fierté.
Et me disent d'aimer la Terre de l'érable!

28 février 1909.

LES DAMES PATRONNESSES

DU

"TERROIR"

SPENCER WOOD. — Lady Pelletier.

MONTRÉAL. — Lady Drummond, Mesdames Alfred Thibaudeau, Raoul Dandurand, F.-D. Monk, W. Huguenin (Madeleine), C. Archer, A. Standly Birchall, P.-B. Leman, J.-O. Marchand, Bl. de Martigny, Alexis Contant, J. Lemay, J. Marchand, Bertrand, Casimir Hébert, Ed. Massicotte, Joseph Ferland, E. Daignault, F.-C. Lemaire, Alphonse Corbeil, J.-A. DeVillers, A. Asselin, A. Kelly, Victor Morin, Gonzalve des Aulniers, E.-Z. Massicotte, Louis-Joseph Doucet, Hector Demers.

Mesdemoiselles Madeleine Huguenin, Marie Beaupré, E. Lesage (Colette), Marie Monk, Marie-Aimée Pampalon, Turgeon, Jeanne Anctil, Eugène Surveyer, Blanche Lareau, Esther Sénecal, Maria Boyer, Wheeler, E. Lefebvre, Yvonne Barry, Joubert, Evelina David, A. Bibaud, A. Valiquette, Régina Turcot, Maria Durand, B. Gendron, Amélia Godin, Marie-Antoinette Massicotte, Clara Laberge, Rose-Anna Perras, Marie-A. Deschamps, R. Crevier, B. Gendron, Aline Gendron, A. DeGuise, Rachel Beauchamp, Laura Giguère, L. Maguire, E. Daoust, Marie Gagné.

SAINT-HYACINTHE, QUÉ. — Mlle Marie Dallaire.

TROIS-RIVIÈRES, QUÉ. — Mme L.-P. Normand.

SHERBROOKE, QUÉ. — Mme F.-A. Gadbois.

BERTHIERVILLE, QUÉ. — Mme J.-O. Daviault.

AYLMER-EST, QUÉ. — Mme Bourbeau-Rainville.

STE-ANNE DES PLAINES, QUÉ. — Mlle Fortunate Gaudette.

SAINT-BENOIT, Qué.—Mesdames Joseph Girouard, Alfred Ferland, Mesdemoiselles Elisabeth Ferland, Virginie Ferland, Léonie Ferland, Annette Masson.

SAINT-CÉSAIRE, Qué. — Mesdemoiselles Irène Sénecal, Renée Bernard.

SAINT-URBAIN, Ct. de Châteauguay, Qué. — Mlle C. Barrette.

COHOES, N.-Y. — Mme Adélard Gibeau, Mlle Clara Paquet.

WORCESTER, Mass. — Mlle Corinne Rocheleau.

LES INSTITUTIONS RELIGIEUSES

ÉCOLE D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, (C. N.-D.) affiliée à l'Université Laval: Révérende Sr Ste-Anne-Marie, directrice.

MONT STE-MARIE (C. N.-D.): Révérende Sr Ste-Démétrie, supérieure.

ACADÉMIE ST-DENIS (C. N.-D.): Révérende Sr Ste-Rosine, supérieure.

ACADÉMIE ST-ANTOINE (C. N.-D.): Révérende Sr Ste-Gertrude, supérieure.

ECOLE ST-CHARLES (C. N.-D.): Révérende Sr Ste-Adélard, supérieure.

Révérende Sr Ste-Eustelle, supérieure, (C. N.-D.,) Huntingdon, Qué.

Révérende Sr Ste-Amélie (SS. de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs) Maison-mère, St-Laurent, Qué.

Révérende Mère Gertrude du Sacré-Cœur, supérieure des Chanoinesses des Cinq Plaies de N.-S., à l'Annonciation, Qué.

Académie St-EDOUARD (SS. de Ste-C.), Montréal, Révérende Sr Ste-Elisabeth, supérieure.

PRINCIPAUX SOUSCRIPTEURS

DU

"CANADA CHANTÉ"

Le Très Hon. Sir Wilfrid LAURIER, *Premier ministre du Canada;* le Très Hon. Sir Louis-Amable JETTÉ, *lieutenant-gouverneur de la Province de Québec;* l'Hon. Louis-Philippe BRODEUR, *ministre de la Marine et des Pêcheries;* l'Hon. Sir Lomer GOUIN, *Premier ministre de Québec;* l'Hon. Louis-Rodolphe ROY, *secrétaire de la Province de Québec;* l'Hon. Raoul DANDURAND, *président du Sénat;* l'Hon. sénateur Sir Geo.-A. DRUMMOND, l'Hon. sénateur Alfred-A. THIBAUDEAU, l'Hon. sénateur Louis-J. FORGET, M. Rodolphe FORGET, *député de Charlevoix;* M. Gustave BOYER, *député de Vaudreuil;* le Gouvernement d'Ottawa; le Gouvernement de Québec.

LE CLERGÉ

S. G. Mgr Paul BRUCHÉSI, *archevêque de Montréal;* S. G. Mgr Joseph, Thomas DUHAMEL, *archevêque d'Ottawa;* S. G. Mgr Joseph-Alfred ARCHAMBEAULT, *évêque de Joliette;* S. G. Mgr Alexis-Xyste BERNARD, *évêque de St-Hyacinthe;* M. le chanoine GAUTHIER, *curé de la cathédrale de Montréal;* l'Université Laval de Québec; l'École Normale de Montréal; le Séminaire de Sherbrooke.

IMPRIMERIE DU MESSAGER, MONTRÉAL

Le Canada chanté

ALBERT FERLAND

Le
Canada chanté

LIVRE TROISIÈME

L'ÂME DES BOIS

Illustrations de l'auteur

MONTRÉAL
L'AUTEUR, ÉDITEUR

1909

AUX CANADIENNES

Aux Canadiennes aux yeux doux
Ces rimes qu'hier j'ai semées
Dans les forêts aimées
Du pays de chez nous.

A. F.

L'ÂME DES BOIS

Pars courageusement, laisse toutes les villes;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin.
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

Alfred de Vigny.

Fierté

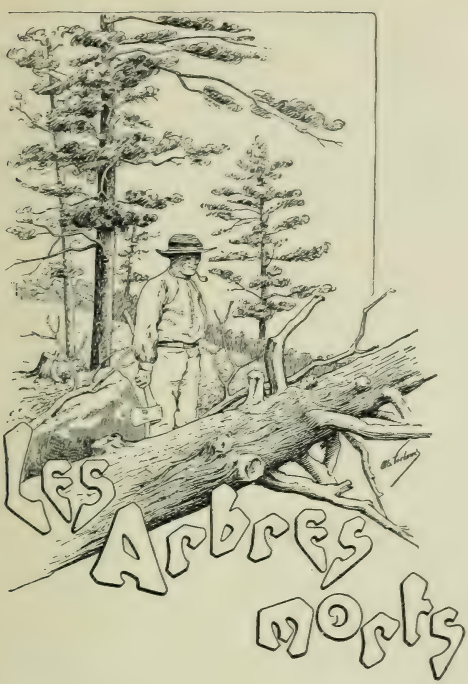
Toi, mon âme, viens-t'en rêver parmi les monts!
À d'autres le mensonge et la gloire des villes!
Viens-t'en, car je suis las d'ouïr les gens habiles,
Et me sens étranger au peuple des maisons.

Pour nous sont des déserts ces lieux encombrés
Où comme un oiseau noir passa ma vérité, [d'hommes,
Où j'ai si bien souffert, où j'ai si peu chanté
Le rêve que Dieu mit dans le fou que nous sommes!

Viens-t'en! Allons ailleurs semer notre chanson,
Sortons du bruit, sortons de la foule méchante!
Mon âme, entrons chez nous, soyons où l'arbre chante,
Où le jour apparaît, puissant, à l'horizon.

La Terre vierge à ceux que le Rêve accompagne!
Plein ciel au regardeur de soirs et de matins!
Aux yeux francs la fuite immense des lointains!
Aux pieds bons de marcher dans la paix des montagnes!

1905.



A Sir Wilfrid Laurier.
Premier ministre du Canada.

Tels dorment dans la mort aux pieds des bois vivants
Les arbres dont l'amour a tourmenté la terre,
Arbres forts que jadis la fuite des grands vents
Faisait, tumultueux, chanter dans la lumière.

Homme, sais-tu les jours où dans l'ombre ils sont nés,
Frêles, parmi les bois, leurs pères pleins de force,
Sais-tu les printemps morts qui les ont couronnés
Et les rudes hivers où tonna leur écorce?

Sais-tu combien de fois, travailleur ténébreux,
Du bourgeon des avrils à la feuille fanée,
Le Temps, nombrant sa marche en leurs troncs
D'un cercle parallèle a figuré l'année? [vigoureux,

S'évasant sur le sol leur flanc informe et lourd,
Lentement, s'est vêtu d'épaisses moisissures,
Et, parfois, les chasseurs font, avec un bruit sourd,
Choir sous le *mocassin* leur grasse pourriture.

Songe que ces géants, orgueil du siècle enfui,
Quand l'humus nourrissait leurs racines sans nombre,
Portant plus haut leur front que les bois d'aujourd'hui,
Remplis de majesté, faisaient la forêt sombre.

Il était vierge alors le royaume des pins,
Et la famille auguste et profonde des chênes
Régnait, sans craindre l'homme, au sein des monts hau-
Et, tel un océan, les bois couvraient les plaines. [tains,

Passé des bois, je t'aime, et les vieux caribous, [rêves,
Dans leurs sentiers plus courts, moins que moi dans mes
Regrettent l'heure ancienne où la forêt chez nous
Chantait la liberté d'enténébrer les grèves.

Je porte en moi le deuil des grands bois d'autrefois,
Et ces troncs dépouillés du manteau de la vie,
Je sais les voir debout, tels que les Iroquois,
Ténébreux, les ont vus le long de la patrie.

1903.

Soir d'Octobre

A M. le sénateur et Mme Raoul Dandurand.

Dans le mois de la feuille rousse,
Un soir plus tiède parfois,
Plein de l'odeur moite des bois,
Nous fait le don d'une heure douce.

Tel est venu le soir présent,
Le soir d'automne que j'écoute
Bruire aux érables de la route,
Heureux d'être le seul passant.

J'ai vu tomber, couleur de cuivre,
L'ardente image du soleil,
Puis, verdissant le bas du ciel,
Chanta le soir que j'aime à vivre.

Prompt, il a fait les coteaux gris,
Éteint l'éclat des feuilles claires,
Brouillé le dessin des fougères,
Cendré la masse des taillis.

Le gris rêve où courait la zone
Des érables aux cimes d'or.
Languide, au loin le jaune est mort,
Le rouge est mort avant le jaune.

Seuls, voilés d'ombre, d'un blanc sourd,
Les bouleaux proches se devinent,
Et les blancheurs qu'ils font déclinent,
Tant le clair-obscur devient lourd.

Déjà se tourmentent les formes,
Et la douceur du soir me fuit.
Dans les approches de la nuit
Chênes et pins se voient énormes.

Oh! rude aspect des bois mouvants,
Quand leurs branches, de nuit baignées,
Comme de sombres arraignées,
S'entre-croisent au gré des vents!

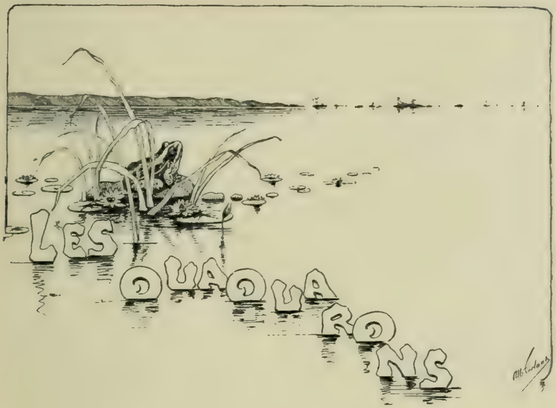
C'est la brune. L'arbre est farouche.
Je n'écoute plus ses chansons.
L'âme s'inquiète des sons;
L'effroi nocturne étreint la bouche.

— Crains, passant! Le chemin désert
Semble te mener vers un gouffre.
En vain l'œil interroge et souffre:
Dans la nuit ta route se perd! —

Ainsi la Peur, folle et soudaine,
Parfois nous parle au fond du soir,
Quand l'homme est seul, quand l'arbre est noir,
Et que la maison est lointaine.

Sur le Mont-Royal
15 octobre 1906.





Ils n'en revenaient que tard le soir, lorsqu'ils étaient fatigués d'entendre le coassement des grenouilles et le *beuglement* du *ouaouaron*.

A. GÉRIN-LAJOIE.

A Auguste Dorchain.

Quand l'arbre enténébré dans les lacs semble choir,
Grenouilles que la mort des soleils fait poètes,
Vos chants, tels des adieux à la fuite du Soir,
Surgissent, solennels, au bord des eaux muettes.

Grenouilles, mon enfance a compris votre voix.
Pieds nus et l'âme ouverte au cantique des grèves,
Esseulé dans la paix auguste des grands bois,
J'ai fait aux couchants roux l'hommage de mes rêves.

Comme un troupeau de bœufs, vers la chute du jour,
Emplit de beuglements le calme des prairies,
Vous avez, quand vient l'heure où l'âme a plus d'amour,
Peuplé de chants profonds mes jeunes rêveries.

Qu'ils sont lointains les soirs pensifs de mes douze ans,
Ces soirs dont la grandeur ont fait mon âme austère,
Ces soirs où vous chantiez, *ouaouarons* mugissants,
La douce majesté de la grise lumière!

Je revois la savane où ces soirs sont tombés,
Je revois s'empourprer les soleils en déroute:
En vain le flot des nuits me les ont dérobés,
Sanglante, leur image à mon rêve s'ajoute.

Ah! vos cris d'autrefois, grenouilles de chez nous,
À jamais regrettés, traversent ma mémoire;
Toujours dans mon esprit, religieux et doux,
Regardent vos yeux d'or vers des soirs pleins de gloire!

15 novembre 1908.

Reproches au Mois de Mai

A M. et Madame Joseph Girouard.

Mai venteux! Ce soleil avare, ce jour triste!
Boudeur, ne veux-tu pas faire les champs fleuris?
Vois-tu combien la nudité des bois persiste,
Comme l'érable semble ennuyé d'être gris?

Mai, sois bon, car les pins, dans leur sombre colère,
T'accusent de laisser près d'eux le bouleau nu!...
Si tu n'apportes pas le printemps à la terre,
Ah! pourquoi, Mai moins doux qu'Avril, es-tu venu?

Et nul parfum!... À naître encor la fleur de mai!...
Et ces neiges! ce bruit des eaux dans les ravines!...
Dis-moi, sont-ils prochains les jours, où, parfumé,
L'air des prés nous viendra dès l'aube, en brises fines?

Sur le Mont-Royal,
5 mai 1907.



La Petite Feuille

A Albert Lozeau.

Les chères feuilles que je vois
  Sont les feuilles nouvelles,
  Non moins chères que celles
Des printemps fleuris d'autrefois.

Claires, diaphanes et telles
  Que les groupent les bois,
  Les feuilles que je vois
Surgissent comme des dentelles.

O que l'immense lointain bleu
Se voit encore entre elles,
Tant elles voilent peu
Les arbres, les feuilles nouvelles!

Les chères feuilles que je vois
Sont les feuilles nouvelles,
Non moins chères que celles
Des printemps fleuris d'autrefois.

Juin 1905.

Aux Arbres de chez nous

A Louis Tiercelin.

O le vert lumineux des feuilles que vous faites,
Arbres puissants des monts, des grèves, des marais,
Quand Mai revient sourire aux austères forêts,
Et fait chanter l'Amour dans la terre où vous êtes,
O le vert lumineux des feuilles que vous faites!

C'est bien, les Arbres bons, soyez verts, soyez beaux!
Votre œuvre est grande, et l'homme avec amour
[l'accueille;
Feuillez, feuillez, feuillez, gloire à l'Arbre qui feuille
Pour la source et les nids, pour l'homme et les
[troupeaux!
Feuillez, Arbres feuillant, splendeur des renouveaux!

Aimez notre pays, Pins noirs et beaux Érables.
Peuplez la plaine. Altiers et forts, gardez les eaux.
Sans vous nos lacs géants se feraient misérables,
Et les jours n'auraient plus le miroir des ruisseaux.
Aimez notre pays, Pins noirs et beaux Érables.

Vivez chez nous, vivez, vivez, Arbres vivants!
Frangez d'un vert profond la fuite des prairies;
Faites des fleurs, semez votre âme aux quatre vents;
Toujours aimés, soyez sans fin dans ma patrie;
Vivez chez nous, vivez, vivez, Arbres vivants!

Sur le Mont-Royal,
Juin 1905.

Pluie de Septembre

A l'Honorable Rodolphe Lemieux,
Ministre des Postes.

Il pleut. Le temps mauvais détrône
Le cher Été sur les coteaux.
Déjà surgit la feuille jaune,
Et sur les pins tranche la zone
Lumineuse des clairs bouleaux.
L'Été pleure sur les coteaux...

Chante à l'homme ta chanson bonne,
Si grave au sein des bois jaunis,
Eau blanche, oblique et monotone,
Qui raie, au gré du vent d'automne,
La toile immense du ciel gris,
Chantonne au fond des bois jaunis.

Et vous aussi, feuilles rouillées,
Qui tapissez les chemins creux,
Couleur d'ocre, toutes mouillées,
Chantez, chantez, feuilles souillées,
Qui, dans la gloire des jours bleus,
Firent nos arbres ténébreux.

L'Été se meurt, feuilles mourantes,
Septembre clôt votre destin.
Chantez la mort, feuilles souffrantes,
Que je verrai, tristes, sanglantes,
Tourbillonner, au vent, demain,
Feuilles, chantez sur mon chemin.

Sur le Mont-Royal,
24 septembre 1905.

Ennui d'Automne

A Olivar Asselin.

Comme on vous voit mourir dans l'épaisseur de l'eau,
Pénétrez dans mes yeux, rayons mourants d'automne,
Entrez, rayons, dans mon cerveau,
Pour que mon âme soit bonne;
Pénétrez dans mes yeux, rayons mourants d'automne.

Venez me rappeler l'ardeur du cher Été.
Sur moi soyez ainsi que sur la feuille morte;
Semez en moi votre bonté,
Pour que mon âme soit forte.
Sur moi soyez ainsi que sur la feuille morte.

Il m'est doux de vous voir, dans les matins mouillés,
Accrocher votre gloire aux bouleaux de la route,
Car je vivrai les jours brouillés
Où la pluie aux frimas s'ajoute...
Accrochez votre gloire aux bouleaux de la route.

Soyez lents à pâlir sur les choses d'en bas;
Glissez dans les chemins par où nous vient la Vie.
Rayons, rayons, ne mourez pas
Sur les penchants de ma patrie!
Éclairez les chemins où nous pleurons la Vie.

Sur le Mont-Royal,
12 novembre 1904.



A M. l'abbé Camille Roy.

Automne, l'Été cher a clos son œuvre verte,
Fruits et feuilles dont l'arbre en août s'est couronné,
Viens dans la terre où, roi des bois, l'érable est né,
Pays que la corneille aux mois venteux déserte,
Automne, l'Été cher a clos son œuvre verte.

Automne, à toi Septembre, à toi ses matins gris,
Moins prompts à révéler la gloire des collines.
Fais tes nuages flous, comme des mousselines,
Rapides, moutonner sur l'azur des midis.
Automne, à toi Septembre, à toi ses matins gris!

Je te reviens, Automne, ami des vents hostiles,
Pour redire la pourpre et l'ambre que tu mets
Sur la mélancolie auguste des forêts,
Tandis qu'un ciel d'étain s'alourdit sur les villes,
Je te reviens, Automne, ami des vents hostiles.

Rêveur, j'aime à semer des strophes dans les bois,
Quand les chênes rouillés font les montagnes rousses,
Que les vents, dans les soirs tumultueux et froids,
Enchevêtrant les pins austères, se courroussent,
Rêveur, j'aime à semer des strophes dans les bois.

J'aime à vivre les jours où rit la feuille blonde.
Depuis mes jeunes ans j'ai connu leur beauté:
L'aspect des bois jaunis me fait l'âme profonde.
Ah! les heures d'octobre où naufrage l'Été!...
J'aime à vivre les jours où rit la feuille blonde.

Automne, gloire à toi dans les forêts du Nord!
Empourpre les sumacs, fais les herbes ardentes,
Donne à mes yeux de voir, ainsi qu'un fleuve d'or,
Fuir la zone des bois jaunes le long des pentes,
Automne, gloire à toi dans les forêts du Nord!

Je connaîtrai le deuil de l'érable et du chêne.
Je mêlerai mon rêve à l'adieu des bouleaux,
Tandis que les matins aveugleront la plaine,
Et voileront de bleu la ligne des coteaux.
Je connaîtrai le deuil de l'érable et du chêne.

Je verrai s'ajourer les érables carmins.
Déjà sur les monts roux leurs branches se défeuillent.
Sans fin dans le silence humide des chemins,
D'un vol oblique et lent s'abandonnent les feuilles.
Je verrai s'ajourer les érables carmins.

Bientôt, Novembre en pleurs fera gémir nos portes,
Et lorsque ses frimas fleuriront les ruisseaux,
Le dernier, je viendrai pleurer les feuilles mortes,
Et joindrai ma tristesse au départ des oiseaux.
Bientôt, Novembre en pleurs fera gémir nos portes.

Pensif, je viens semer mes strophes dans les bois
Dont le feuillage ardent fait les collines rousses.
Automne, que tes soirs tumultueux et froids,
Enchevêtrant les pins austères, se courroussent!
Pensif, je viens semer mes strophes dans les bois.

Puisse ma vie un jour te ressembler , Automne,
Et, comme l'arbre meurt par delà l'Été bleu,
Puisse-t-elle, pensive, harmonieuse et bonne,
S'éteindre dans l'amour et la gloire de Dieu,
Puisse ma vie un jour te ressembler, Automne!

Sur le Mont-Royal,
automne 1908.

La Fête du Christ à Ville-Marie

Pour lire pendant le Congrès Eucharistique

La Fête du Christ à Ville-Marie



LIVRE QUATRIÈME

du

Canada Chanté

Poésies

Par

Albert Ferland

MONTRÉAL
L'AUTEUR, ÉDITEUR

1910

A

SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR PAUL BRUCHÉSI

qui, au Congrès eucharistique de Londres,
a convié les chrétiens du vieux continent
à célébrer le Dieu de l'Eucharistie,
sur les rives du Saint-Laurent,

Je dédie
avec le plus profond respect
ces pages mystiques.

A. F.

La Fête du Christ à Ville-Marie

Nul doute que ce congrès ne fasse évènement comme ceux qui l'ont précédé sur les bords de la Moselle, de la Tamise et du Rhin. Sous la direction de leur apostolique épiscopat, les fidèles canadiens si nombreux et si zélés, s'apprêtent au rendez-vous que leur a marqué Mgr Bruchési. Une pieuse émulation encourage le Nouveau-Monde à égaler dans l'expression de sa ferveur et l'affirmation de sa foi, les chrétiens du vieux continent.

François Veuillot

Et, dans ce pays chrétien, quel lieu pouvait-il être mieux choisi, pour servir de théâtre à ces fêtes grandioses, que la ville de Montréal? N'est-elle pas une des plus favorisées de la nature, cette vaste cité que domine sa belle et verdoyante montagne et qu'enserre d'une ceinture d'émeraude son fleuve majestueux? quel cadre superbe pour le triomphe du Roi de l'Hostie!

R. P. Galtier

A Notre-Seigneur

Au delà des jours d'or où le blé se moissonne,
Où la terre féconde étale son orgueil,
Seigneur, très doux Seigneur, par des psaumes d'accueil,
Je vous célèbrerai dans la blondeur d'automne.

Chantre de votre gloire et chantre de ma foi,
J'irai, j'irai semer vos noms dans ma patrie,
Et, priant aux autels de ma Ville-Marie,
Vers Vous, j'inclinerai mon front, ô Jésus-Roi!

Et, joyeux de bénir le règne de l'Hostie,
Je vous ferai le don de ma lyre, ô mon Dieu,
Et d'une âme abondante en paroles de feu
Je louerai votre sainte et blanche Eucharistie.

6 mai 1910.

Prélude

Alleluia! Ville-Marie, le Roi du ciel, le Roi de gloire visite ton peuple. Réjouis-toi, ville natale, réjouis-toi dans le Seigneur. Alleluia!

Comme tu es belle, Ville-Marie, quand tu fêtes le Seigneur Dieu! Ta beauté m'est douce à dire. Comme tu es belle, Ville-Marie! Alleluia!

Longtemps, à tes splendeurs, tes fils berceront leur rêve, émus de voir tes symboles de foi et tes arcs de triomphe baignés des ors du prime automne. Alleluia!

Joyeuse, ouvre tes temples aux pèlerins venus des rives lointaines pour louer le Seigneur. Sois heureuse, Ville-Marie! Alleluia!

Chante, chante d'allégresse quand le Dieu de l'Eucharistie affirme son règne dans le cœur de tes enfants! Alleluia!

Sois bénie, toi qui, jadis, sur les bords du grand fleuve, parmi les chênes d'Hochelaga, élevas ton premier temple. Alleluia!

Sois bénie parce que le Seigneur t'a donné de belles destinées. Sois bénie pour les grandes choses qu'Il attend du zèle de tes enfants. Alleluia!

Fervente et couronnée de blés d'or, à tes autels et dans tes rues fourmillantes d'oriflammes, ô ville sainte, fais doux accueil à Dieu-Hostie! Alleluia!

Bruits de gloire! chants d'amour! Que tes clochers disent ta joie de louer Dieu. Chante, chante, ville natale, toi, l'honneur de Marie! Alleluia!



C'est la fête du Christ au pays canadien!
Joie à ceux qui viendront manger son Pain de gloire!
C'est la fête du Christ au pays canadien!

Que tes fiers étendards hérissent le ciel bleu,
Canada qu'Il fit naître à la sainte lumière,
Que tes fiers étendards hérissent le ciel bleu!

Ta plus haute louange en l'honneur de ton Dieu,
Terre du Mont-Royal, douce Ville-Marie,
Ta plus haute louange en l'honneur de ton Dieu!

Adresse-Lui le chant de ta fidélité,
Au suprême Seigneur le don de ta prière,
Adresse-Lui le chant de ta fidélité.

Il a mis sur ton front le sceau de vérité.
Raconte qu'Il fut grand dans le cœur des ancêtres.
Il a mis sur ton front le sceau de vérité.

Un grand arbre est sorti du grain de sénevé
L'arbre fort que Vimont a prédit à nos pères,
Un grand arbre est sorti du grain de sénevé.

L'Esprit du Dieu vivant souffla sur ton berceau:
Par Lui tu fus vainqueur de la haine iroquoise;
L'Esprit du Dieu vivant souffla sur ton berceau.

Ah! qu'ils ont pour le Christ saintement combattu
Marguerite Bourgeois, Mance et de Maisonneuve,
Ah! qu'ils ont pour le Christ saintement combattu!

A jamais dans nos cœurs chante le souvenir
Des premiers envoyés du Christ sur nos rivages,
A jamais dans nos cœurs chante leur souvenir.

Au Seigneur ton amour, notre cher Canada
Dont les clochers d'argent dominent le grand fleuve,
Au Seigneur ton amour, notre cher Canada.

Ton nom sera porté dans les pays lointains
Parce que le Seigneur se complaît dans ton peuple,
Ton nom sera porté dans les pays lointains.

L'orgueil de louer Dieu se verra dans nos yeux,
Un chant de gratitude emplira notre bouche,
L'orgueil de louer Dieu se verra dans nos yeux.

Bénis, ô mon pays, le Dieu de nos aïeux,
Le Dieu qui dans la foi fonda Ville-Marie,
Bénis, ô mon pays, le Dieu de nos aïeux,

Bénis le Dieu vivant, bénis-le, ma Patrie!

La Fête du Christ à Ville-Marie *



Pour Dieu sois belle, ô ma Patrie,
Que tes églises soient fleuries,
Que tout clocher chante au ciel bleu,
Sois tout amour, joie et prière,
Sois tout encens, psaume et lumière
Pour rendre honneur au Seigneur Dieu!

Dieu t'aime, ô Terre canadienne!
Terre des blés, Terre chrétienne,
Des dons du Seigneur souviens-toi.
Guidant vers toi sa sainte Église,
A l'Évangile Il t'a conquise,
Terre, à ton Dieu, redis ta foi!

* Musique de Alexis Contant.

Fête le Christ, Nouvelle France,
Le Dieu que Maisonneuve et Mance
Annonçaient aux enfants des bois,
Le Dieu qui dominait leur rêve
Quand ils vinrent sur cette grève,
Émus et fiers, planter la Croix.

France que le Christ a fait naître,
Célèbre ton Dieu, le doux Maître
Que tes premiers fils adoraient.
Entonne le credo de gloire
Qui détrôna l'oraison noire
Des dieux lointains de la forêt!

Noble cité de Notre-Dame,
Chante le Dieu vivant, proclame
Son règne dans ces jours bénis!
Que tous ceux de la Laurentie,
Pour adorer Jésus-Hostie,
Dans tes temples soient réunis!

O Christ! règne chez nous, c'est l'heure triomphale!
Le jeune Canada t'acclame à l'horizon.
Honneur, honneur à Toi sur la rive natale!
Bénis chaque cité, bénis chaque maison!

O Christ! fêtant le Pain divin, Ville-Marie
Se festonne d'érable, embellit chaque autel.
Écoute : sur le bord de son fleuve, elle prie,
Elle chante, et son hymne éclate au vent du ciel !

O Christ! qui ne sent pas son âme frémissante
Quand tes noms de lumière emplissent la cité,
Que tout verbe est amour et toute lèvre ardente
Pour dire ta louange, ô Dieu de vérité!

Sois béni pour la foi que ta bonté nous donne,
Pour la nature immense et noble de chez nous,
Pour les blés généreux que notre main moissonne,
Sois béni pour la Croix qui nous veut à genoux.

O Christ! Très-Haut Seigneur, Dieu de l'Eucharistie,
Nous, tes fils, t'adorons, humblement prosternés.
A jamais sois le Dieu de notre Laurentie,
Bénis le Canada, règne où nous sommes nés !



A la Révérende Mère Saint-Anaclet,
Supérieure générale de la C. N.-D.

Fils du Père éternel, qu'il est doux de t'aimer,
De manger de ton Pain, de ce Pain de lumière
Dont je suis affamé,
Qu'il est doux de t'aimer!

Manger ton Pain divin! ô douceur de mon Dieu!
Savoir ta Majesté proche de ma misère!
Me brûler de ton feu!
O douceur de mon Dieu!

Dans ma chair de pécheur, te porter, Dieu vivant!
Toi, Toute Sainteté, voisiner ma bassesse!
Dans mon cœur de néant,
Te porter, Dieu vivant!

Ne vois-tu pas, mon Dieu, comme en moi tout est vain!
Vois donc ma pauvreté, regarde ta Sagesse!...
Oser manger ton Pain,
Moi, l'homme où tout est vain!

O règne du Seigneur établi dans mon cœur!
O paroles d'amour, ô divine allégresse!
O règne du Seigneur
Établi dans mon cœur!

Psaume du Retour à Dieu

Au Révérend Père J. Pale.

Mon Dieu, vous m'avez dit: «Comme je t'ai cherché!...
N'as-tu pas entendu le Seigneur qui t'appelle?
Dans la terre infidèle,
Comme je t'ai cherché!

Viens à moi, mon enfant, toi que j'ai racheté
Par mon sang répandu sur le flanc du Calvaire,
Cher enfant de lumière,
Toi que j'ai racheté!»

Ce reproche en mon cœur, j'ai pleuré devant Vous,
J'ai pleuré le regret des hautaines pensées,
Ame pauvre et blessée,
J'ai pleuré devant Vous.

Vous avoir fui, mon Dieu! Vous avoir fui, mon Dieu!
N'avoir été pour Vous qu'altière solitude!
Désert d'ingratitude!
Vous avoir fui, mon Dieu!

Qu'il m'est doux aujourd'hui de louer votre nom,
D'élever jusqu'à Vous ma plus humble prière!...
Oh! la soif salutaire
De louer votre nom!

Gloire à Vous dans mes chants! gloire à Vous, Dieu d'a-
Gloire à Vous dans les pleurs où mon âme se noie, [mour!
Gloire à Vous dans ma joie,
Gloire à Vous, Dieu d'amour!